

Le détail en sa rencontre : l'événement

Pierre Bialès

Number 18, Spring 2009

Dans les fleurs du tapis. Fictions au détail

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/2580ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers littéraires Contre-jour

ISSN

1705-0502 (print)

1920-8812 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Bialès, P. (2009). Le détail en sa rencontre : l'événement. *Contre-jour*, (18), 135–142.

Le détail en sa rencontre : l'événement

Pierre Bialès

Le détail,
par sa rencontre,
vient créer l'événement comme au premier jour de celui-ci.
Le détail est une opportunité,
et même à craindre de s'y risquer,
il est celui par qui :
petit de microscopie,
enfin,
je me vois !

Le détail : disons que ce serait d'abord une rencontre.

Toi, lecteur, qui t'y frotte, regarde l'image que, sans crier gare, il a fait surgir. Ignore-tu qu'il ne saurait être considéré comme simple « accessoire » du récit ? Car, si le détail se fait « accessoire », il n'est que l'ombre de lui-même, comme un travesti dans le récit qui s'imaginerait être le détail.

Regarde-le davantage comme un miroitement, une tension entre les facettes opposées d'un même rôle. Le détail s'apporte au récit, comme la pierre à l'édifice, il lui est fondamental dans sa construction, mais son autre face est parfois à chercher du côté de son étymologie médiévale, lorsqu'il découvre son penchant ancestral de *ruïne* et de *perte*.

Le détail miroite — entre partie et tout. Entre apparition et disparition. Entre *existence* et *inexistence*.

Lecteur : le détail est un orgueilleux qui, à la différence du récit et de ses plis de raconteurs, se garde le droit de ne pas être : il fait « mouche » ou il ne fait pas. C'est un « morceau choisi ». C'est un événement.

Et toi, le lecteur face au récit, n'aperçois-tu pas à présent que l'intention du détail ne vient que de lui-même. Non pas du détail en lui-même, mais de celui à l'égard duquel il fait « mouche ». Point de détail qui n'advienne sans rencontre : le détail te saute, il te saute dessus ou il te saute par-dessus.

La rencontre — comme l'angle de vue par lequel déshabiller le détail. Et même : le détailler ?

Observe maintenant comment le détail abolit le récit en te mettant le nez sur ce qu'il te donne à voir — il oblige ton regard, il oblige au *regard* — et te provoque à sa rencontre.

Le détail murmure, témoigne de son ambivalence : il te lie à lui par sa rencontre.

Écoute encore : le détail, c'est au fond ce qui tient le récit, mais aussi ce qui fait de lui un entrebâillement vers l'infini. Le voilà qui ouvre le champ des possibles, celui de l'autre. Apogée d'une éthique du détail.

Enfin, le détail est un don — véritable Présence — dans le sens le plus pur du terme. Le détail devient parfois le symptôme du récit, il fait prendre corps et, parce qu'il n'est de détail que de rencontre, il nous fait, à moi comme à toi, également prendre corps.

*

Mehdi est une rencontre, presque banale et tellement singulière pourtant. Pour peu que nous y prêtions un regard, une écoute, une voix, et voilà que ce qui fait détail chez l'un se révèle être la clef de tout son édifice, la porte ouverte vers son récit.

C'est la nuit qui passe du 31 décembre au 1^{er} janvier. Bénévoles dans un camion de premiers secours en région parisienne, missionnés par les secours médicaux pour être les yeux des médecins sur un appel à l'aide, nous assurons, pour un laps de temps, une partie de la couverture sanitaire. Cette nuit-là, nous sommes quatre. La garde doit se terminer à 8 heures et à 7h45 voilà que nous sommes requis sur une intervention.

Il y a presque quelque chose de linéaire dans le déroulement d'une garde ; comme une trame préexistante, peut-être du fait de la bordure chronologique : le début et la fin de la garde. Sentiment fallacieux d'être à même de maîtriser ce récit comme un livre que l'on ouvre et que l'on referme d'un revers de la main.

Et puis, il y a l'urgence. Cette temporalité court-circuitée, *court-circuitante* aussi.

Le récit commence inexorablement de la même manière : *il était une fois un corps, un corps en souffrance, comment le maintenir en vie ?* Mais ce corps, c'est surtout ce corps-là. Bien sûr, face à un homme en arrêt cardiaque, on se penchera sur le corps mécanique pour lui « remettre du jus » ou pour relancer le mouvement de la pompe ; mais, ce corps, sans ce qu'il charrie comme récit et recèle de détails, il n'est pas unifié, il n'est qu'un « moment » du corps.

Bref, cette dernière intervention était celle de Mehdi : « ... homme, 56 ans, personne malade menaçant pour les autres et pour lui-même. » Lorsque nous arrivons enfin à la porte de l'appartement, au troisième étage, nous sommes immédiatement accueillis par Mehdi qui se tient dans l'encadrement. Grand et imposant, un immense sac plastique devant son ventre, les yeux rivés à l'intérieur ; devant lui : toute sa pharmacie. Il lève enfin les yeux : « j'en ai pris double dose et ça me fait rien, je me sens toujours aussi mal et j'ai envie de buter tous ceux qui sont autour de moi, et moi aussi. »

Ce qui nous préoccupe d'abord, c'est son bilan vital : antidépresseur et alcool en quantité, pas de détresse vitale apparente. Mehdi est très agité, il bouge dans tous les sens et ne cesse de vouloir prendre des papiers, toucher des cadres de photos. Dans ce moment extrêmement réflexe de

l'urgence, les flots de parole et la tentative de *dire* de Mehdi restent lettre morte. Un seul équipier a réussi à engager une véritable discussion avec Mehdi.

Puis, à un moment de l'intervention, le discours de Mehdi est en mesure d'être reçu par nous ; enfin, il a l'impression d'être entendu et, en effet, nous l'entendons.

Mehdi est un ancien boxeur professionnel, « j'étais quelqu'un, vous savez, je n'ai pas toujours été comme ça », ne cesse-t-il de marteler avant de poursuivre sur sa carrière de boxeur qui a dû être arrêtée prématurément pour fuir son pays d'origine et gagner la France avec sa famille. Voilà que ce détail, d'un seul coup, colore le récit. Il accompagne ses propos de grands gestes, comme des traces mnésiques du ring ; face à cette maladie qui le ronge, Mehdi engage un combat. Il y a quelque chose de très émouvant à se retrouver là, devant cet homme la cinquantaine passée, désespéré de médicaments qui ne font plus effet, en train de se raccrocher aux combats d'antan pour conjurer sa souffrance. Aucun d'entre nous ne connaît quoi que ce soit dans le domaine de la boxe ; ce que nous savons en revanche, c'est que nous ne pouvons pas laisser Mehdi chez lui, que nous devons l'emmener vers un milieu hospitalier adéquat pour qu'il soit pris en charge psychiquement, et que la « négociation » va être longue et difficile.

Il est pratiquement 9 heures du matin quand nous laissons Mehdi aux urgences.

Le devenir de Mehdi, nous ne le saurons pas, c'est un peu la règle générale des intervenants de premiers secours. En revanche, sa brisure, son récit de vie et ses coups de poing, il ne sert à rien de dire qu'ils ne nous sonnent pas encore la cloche. Certains d'entre nous auront fait de la rencontre avec Mehdi une rencontre de plus, pour d'autres, elle ne cessera de travailler en sourdine.

*

La boxe, ce détail dans l'intervention de prompt secours, voilà qu'elle soutient toute l'histoire de Mehdi et qu'à nous y être intéressés, à ce détail,

nous avons pu, à notre tour, participer avec Mehdi à la construction de son récit.

Le détail qui nous flanque par terre, c'est l'impression de notre corps dans l'asphalte du récit. Le détail est un croc-en-jambe fait au récit. On trébuche, on se casse la figure en plein sur le détail à en oublier même que nous sommes dans le récit.

Bien sûr, le raconteur a pu mettre ce qu'il appelle un « détail » ici ou là dans son récit, mais ce n'est que pour mieux nous contrôler. En complice du récit, le détail nous fait tomber à l'endroit même où le récit est censé nous attendre, s'oublier pour mieux se faire désirer. Véritable *tekhnê*, le détail nous fauche pour laisser le récit nous rattraper. Passivité grâce au détail, voilà qu'on nous « croque-les-jambes » pour nous empêcher de gambader, de gamberger, de respirer de notre propre autonomie. C'est oublier cependant qu'il nous faut toujours reprendre de l'air, notre air. Le récit est en apnée, étouffé par le détail.

Mais revenons un instant sur ce qu'il y a de trébuchant dans le détail. Que se passe-t-il lorsque qu'un détail nous fait tomber ? Peut-être est-ce alors le lieu où le détail se laisse à voir dans sa véritable puissance ? Pli dans le pli du récit : le détail est un pli. Un pli sur le tapis du récit qui ne se déplie et qui ne se forme qu'à la condition de la rencontre. Presque un sexe de femme qui nous enfante ! Nous, lecteurs passifs du récit, devenons expédients au détail, à la formation de son pli qui en brise le récit. Nous sommes le procédé *révélateur* qui, au contact d'une inconnue — d'un *illisible* —, se met à les rendre *lisibles*. Le détail, loin d'être l'objectif premier du récit, en serait ainsi contradictoire. Car s'il peut nourrir le récit dans sa mise en intrigue, le temps du détail n'est pas le temps du récit.

Et c'est parce qu'il peut être source d'autonomie, parce qu'il nous permet de nous retrouver dans la rencontre — dans la confrontation à l'autre comme à celle de Mehdi — que nous devons œuvrer pour un militantisme du détail. Non pas qu'il faille s'enfermer de nombrilisme dans le sens du détail, mais à creuser ce qu'il détaille, nous faisons du sens une saveur, un savoir.

Détail et récit sont inséparables, ils sont la figure croisée du nœud borroméen et de l'infini : un entrelacs.

Saint Charles de Borromée fit de son nœud son armoirie, entre liaison et désintégration : un entrelacs solide de par le trois. C'est un détail, mais une généalogie des entrelacs brunniens nous montrerait que le nom « borroméen » est un fait du prince, un détail pour sceller un récit construit de toutes pièces. Plus tard, Jacques Lacan, à son tour, en fit une armoirie, mais bien plus que celle d'un prince, elle devint le symbole graphique de chacun d'entre nous, de notre structure, de notre récit (Jacques Lacan, *RSI*, Séminaire XXII, 1974-1975). Anoblissement général : nous voilà tous flanqués d'une gueule de Borromée ! Le nœud borroméen, c'est le modèle du Réel, du Symbolique et de l'Imaginaire pour le sujet de la psychanalyse. Que l'on s'amuse à couper l'un d'entre eux, à disséquer — à détailler — l'entrelacs, et voilà qu'il se barre, que plus rien ne tient, et que nous aurons toutes les peines du monde à le reconstituer, ce sujet. Et pourtant, ne passons-nous pas sans cesse notre temps à *déconstruire-reconstruire* ? D'un côté, ça ne tiendrait qu'à un fil ; de l'autre, il y a cette incessante redécouverte que le fil à lui seul n'est rien sans le maillage qui le soutient.

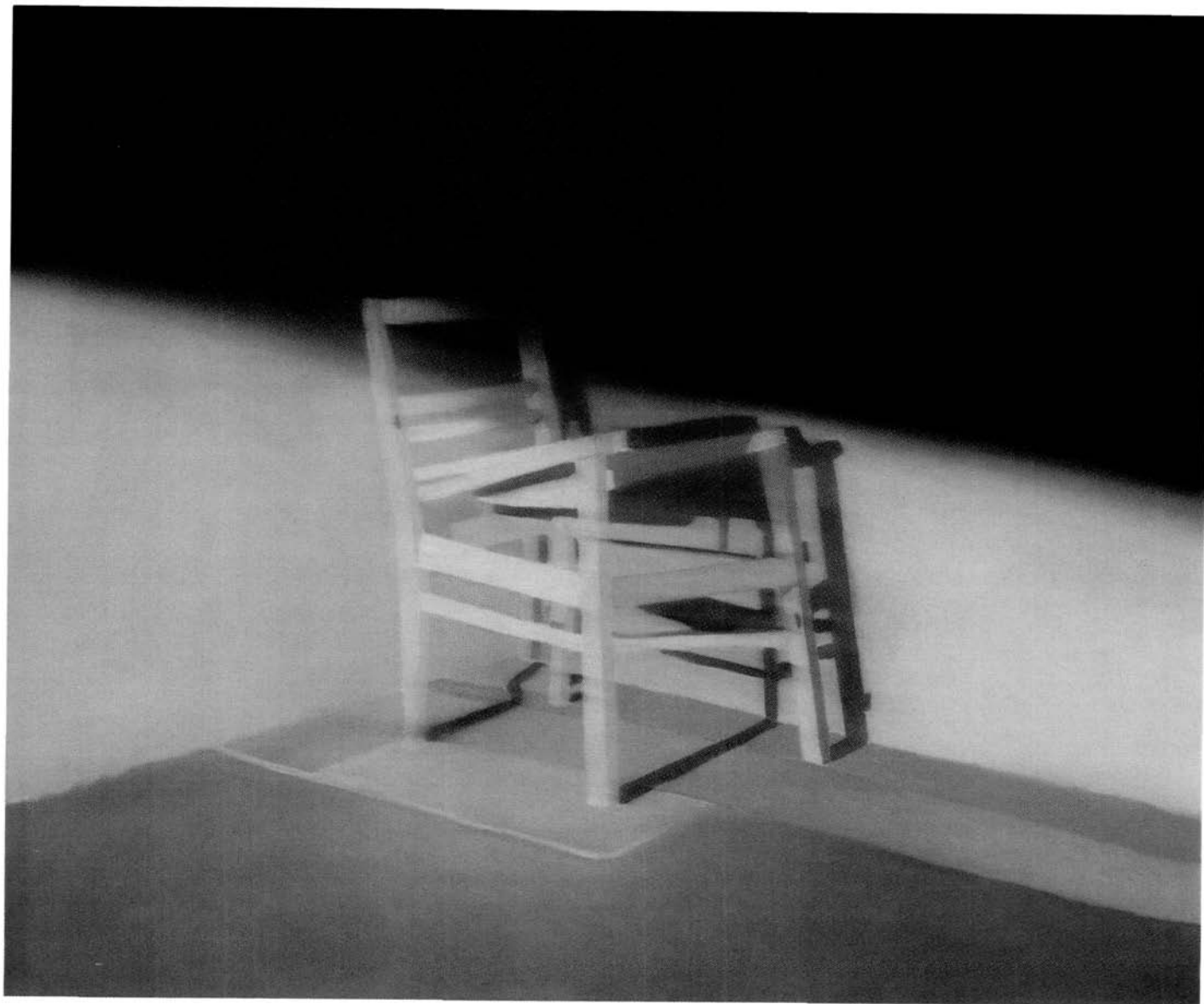
Le récit est bourré de détails, il en est même tellement saturé que l'énoncé le plus simple n'y échappe pas. Partout où se loge le mot, le détail s'échappe, *a fortiori*, partout où il y a des lettres, le détail peut laisser échapper la Lettre pour devenir à son tour un récit.

De l'inconnu au connu, le détail se fait lisible, une évidence même. Comme lorsque sonne le plein midi du solstice d'été en la Basilique Sainte-Marie-Madeleine de Vézelay et que des flaques de lumières remplissent le parterre de la nef pour guider le pèlerin jusqu'à l'autel. Voilà que le visiteur, par sa rencontre avec le détail, se retrouve projeté dans le cosmique de l'abbaye et de lui-même.

*

*I'm late! I'm late !
For a very important date !
No time to say hello, goodbye !
I'm late, I'm late, I'm late !*

« Là où il y a le don [le don du détail qui me rencontre par le récit], il y a le temps. » (Jacques Derrida, *Donner le temps, 1. Fausse monnaie*) Le détail est un don qui nous donne le temps, mais qui, parce qu'il surgit du récit sans crier gare, a ceci d'hallucinant qu'il nous met en retard pour un rendez-vous imprévu que nous ne pouvons manquer. Le détail nous met K.O. comme Mehdi, illusoires cordes du ring qui dessinent le récit. Le détail s'impose à nous, comme événement — un accident, il nous dérègle ; nous devenons le Lapin Blanc d'*Alice au pays des merveilles*.



Richard-Max Tremblay, *Siège*, 2008, huile sur toile, 152 x 183 cm